

res leurs jupes interminables; ces mendiants qui, à chaque pas, vous offrent la fortune au nom de la loterie royale, tout cela est bien fait pour me surprendre, et me surprendre, c'est me ravir. Mon attention est trop surexcitée pour que j'apprécie quoi que ce soit. N'attendez de moi aucune description en ce moment. Pendant ces premières heures, mes yeux dévorent tout ce qu'ils rencontrent; ils regardent tant qu'ils ne voient rien.

La maison que j'habite ne ressemble en rien à celles d'Europe. Elle est, à l'extérieur, peinte en bleu de ciel et toute lisérée de blanc. De loin, on la croirait faite en pâte tendre et fraîchement sortie des ateliers de Sèvres. Les volets sont verts. La porte cochère, une porte cochère monumentale, lourde et massive, est d'un beau brun rouge et toute criblée de gros clous de cuivre poli.

Dans un des battants est découpée une petite porte qu'égayent un heurtor étincelant représentant des chimères enroulées. Aux fenêtres sont scellées d'énormes grilles.

Les persiennes ont des lames mobiles qui s'écartent ou se referment selon que l'on veut voir ou être vu. Les volets, qui se replient dans le jour comme les feuilles d'un paravent, sont assujettis la nuit au moyen d'une traverse de fer fortement boulonnée. Les châssis vitrés n'existent pas.

Notre toiture européenne est remplacée par une terrasse, sur laquelle on prend quelquefois le frais quand vient le soir. Durant le jour, l'"azotea" appartient aux "criadas", qui y font sécher le linge, mais avant tout aux "urubus", vautours nains, au nez rouge, appelés "carancros", et dont le mérite, fort appréciable dans ce pays où l'édilité urbaine est dans l'enfance, consiste à dévorer les ordures abandonnées sur la voie publique.

Respectés de tous, familiers plus qu'il ne convient, ils passent leur journée sur les balcons, sur les terrasses, en compagnie de pigeons, se faisant en bons voisins des politesses; puis leur sieste achevée, ils lissent du bec leurs plumes noires, des heures durant.

La porte cochère une fois franchie, nous nous trouvons dans un vaste vestibule qui sert en partie de remise à la voiture. Les murailles sont recouvertes de faïences à personnages qui ne resteraient pas longtemps en place si quelqu'un de nos amateurs de bibelots passait par ici. A gauche, une grille légère en fer forgé, très élégamment ouvragée, met en communication le salon et le vestibule. Un faisceau de gerbes de plus de deux mètres, trophée religieux chargé d'appeler le bonheur sur la maison, s'épanouit au centre du grillage.

Des persiennes mobiles permettent, si on les baisse, de s'isoler dans le salon; si on les lève, de surveiller les



L'art sculptural est fort en honneur à Cuba. Ce monument est un des plus beaux à la Havane

allants et venants. C'est dans le vestibule, et devant la porte ouverte, que les domestiques viennent le soir, leur besogne terminée, fumer, bâiller et médire. Les noirs s'assoient sur le seuil, s'accroupissent sur le trottoir, tandis que les blancs accaparent les sièges.

Une large arcade donne accès dans la salle à manger. Toutes les ouvertures sont monumentales à la Havane, et, si l'air ne circule pas, ce n'est pas faute de trouver le passage libre. Les fenêtres ont la largeur de nos portes cochères, et les portes, celle de nos arcs de triomphe.

vient, se démène autour de la table, dans un nuage de mouches et de moustiques avides. L'un présente le pain dans une corbeille, celui-ci verse le bordeaux, tandis qu'une négrillonne alerte offre l'eau glacée que contient un vase argenté.

Il faut des serviteurs spéciaux pour changer les assiettes, il en faut pour porter les plats; et pendant ce temps, un second peloton prépare un dessert merveilleux qui, à lui seul, occuperait un gourmet deux heures durant.

Et ce n'est pas tout: il y a encore les petiots, les favoris, les pages, qui se tiennent près de

leurs maîtresses, raides et immobiles, les yeux en arrêt, les coudes dans les mains, prêts à ramasser le mouchoir, qui, régulièrement, glisse à terre de cinq en cinq minutes, ou bien à aller chercher l'éventail et le flacon oubliés. Ils recueillent de temps en temps une caresse et volent au passage un fruit ou un gâteau.

Pendant ce temps, le "calesero" a roulé dehors la voiture et sorti le cheval, qu'il attelle devant la porte. Le repas terminé, les femmes, épaules et bras nus, des fleurs dans les cheveux, noyées dans la mousseline, s'en vont, trois dans une voiture de deux places, se faire voir au "Paseo".

A chaque fenêtre passe une tête; sur chaque balcon un bras



Quatre muets attelés à la "file indienne" tirent de lourds camions sur le chemin royal, un des plus carrossables en rase campagne